

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

Bureau météorologique.

Washington. 12 avril - Indications pour la Louisiane - Temps - beau et plus chaud vendredi et samedi; légers vents variables.

prospérité des Etats et relève l'humanité à ses propres yeux et aux yeux de Dieu. Ne l'oublions jamais: un peu moins d'égoïsme et un peu plus d'amour de nos semblables, nous n'aurions nullement nos affaires; elles n'en prospéreraient, au contraire, que plus rapidement et plus sûrement. C'est là la grande leçon que nous donne, aujourd'hui, le Christ, par ses exemples; il a trouvé la vie dans la mort, la prospérité dans la détresse volontaire, le grandeur dans l'abaissement, et la glorification dans l'effacement et le sacrifice.

La Flotte Allemande

La commission du budget du Parlement allemand a traité ces jours derniers des questions relatives à l'étendue et à l'urgence de l'augmentation de la flotte. Les détails de la discussion ne peuvent être reproduits.

Toutefois, on sait que M. de Bulow, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, a fait les déclarations suivantes:

«La politique allemande, dit le ministre, poursuit, en premier lieu, le maintien de la paix, et elle cherche, en second lieu, à sauvegarder la dignité allemande.»

«Pour atteindre ce résultat, la vigilance diplomatique ne suffit pas et la force matérielle requise est également indispensable. Pendant la période 1870-1890, le prince de Bismarck considérait qu'une petite flotte suffisait à l'Allemagne, mais les temps sont changés considérablement depuis.»

«Avec le développement de notre commerce et de nos intérêts industriels et coloniaux, les causes des froissements politiques se sont multipliées et si, en 1885, le prince de Bismarck trouvait qu'une flotte allemande, dans le genre de la flotte américaine, suffisait aux colonies de l'Allemagne, cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'aujourd'hui la situation n'est plus la même qu'alors, et c'est précisément l'Amérique qui, entre temps, est sortie de ses voies précédentes pour fortifier sa position maritime.»

«La politique anglaise a également changé. Pendant la période qui s'étend de 1870 à 1890, elle s'appuyait sur les idées d'Adam Smith et de John Bright et elle mettait en pratique le principe de la non-intervention. Actuellement, la pensée impérialiste gagne de plus en plus de terrain en Angleterre. Un des soucis principaux de la politique allemande, c'est le maintien de bonnes relations avec toutes les puissances.»

«Il est vrai que cela n'est possible que si le sentiment qui nous anime est basé sur la plus complète réciprocité et sur des égards réciproques. Nos rapports officiels avec les puissances n'ont cessé d'être des plus excellents; mais les jours où l'on pouvait faire de la politique de cabinet ont disparu, les passions populaires deviennent de plus en plus un facteur prédominant, cela oblige à augmenter ses forces matérielles, si l'on veut préserver la paix.»

Plusieurs orateurs ont aussi pris la parole pour et contre le projet, puis M. le baron de Tielman, secrétaire d'Etat de la Trésorerie de l'Empire, a parlé d'une façon générale de la manière dont le Trésor compte couvrir les frais.

Rien de plus rafraichissant, de meilleur que l'habit carbonisé. On le trouve partout.

LE PRINCE

KOTOHITO KAN-IN

A L'ÉLYSÉE.

M. Crozier, ministre plénipotentiaire, chef du protocole, est arrivé le 29 du mois dernier à quatre heures et quart à l'hôtel Continental, avec trois voitures du Président de la République, pour conduire le prince Kotohito Kan-In à l'Élysée.

Son Altesse Impériale en uniforme de colonel de cavalerie; tunique et pantalon noirs avec brandebourgs noir, portant les insignes de la Légion d'honneur, est montée dans la première voiture avec M. Crozier et M. Kurino, ministre plénipotentiaire du Japon en France.

Dans les autres voitures ont pris place les personnes de la suite de Son Altesse Impériale: le prince Iwakura, aide de camp vice-grand chambellan; le colonel Outchiyama et le lieutenant-colonel Oshima, aides de camp; M. Matsini, maître des cérémonies, et le capitaine Carnot.

Tout le monde était en grande tenue.

Le cortège était escorté d'un escadron de la garde républicaine, sous les ordres du commandant Bouchez. Deux capitaines se tenaient aux portières de la voiture de son Altesse Impériale.

A l'arrivée à l'Élysée, les troupes du palais, avec drapeau et musique, ont rendu les honneurs militaires, au son de l'Hymne national du Japon.

Le prince, reçu au perron par le général Baillood, secrétaire général de la Présidence, et M. Mollard, chef adjoint du protocole, a été introduit par M. Crozier chez le Président de la République qui se tenait dans le salon des réceptions, entouré des membres de ses maison militaire et civile, qui se sont retirés à l'entrée du prince.

Après un entretien de vingt minutes, le prince et M. Loubet se sont présentés mutuellement les personnes de leur suite.

Le prince, en quittant l'Élysée, a reçu les mêmes honneurs qu'à l'arrivée.

C'est à cinq heures et quart que le Président de la République, accompagné du général Baillood, a rendu visite à Son Altesse Impériale, à l'hôtel Continental. Il a été reçu, dans la cour de la rue Rouget-de-Lisle, par M. Crozier, et les personnes de la suite du prince japonais.

Entré seul dans le salon avec Son Altesse Impériale, il en est sorti à cinq heures et demie. Le prince l'a accompagné jusqu'à l'escalier.

Le prince Kotohito Kan-In a profité de son séjour à Paris pour visiter les Ecoles de Saint-Cyr, de Saumur et l'École supérieure de guerre où il fit ses études militaires; l'École de Fontainebleau et les autres institutions militaires, pour se rendre compte des progrès accomplis depuis son départ de Paris, il y a huit ans.

Le Président de la République, les ministres de la guerre et des affaires étrangères et le ministre du Japon ont donné des dîners en l'honneur de Son Altesse Impériale.

Le prince Kotohito Kan-In assistera à l'inauguration de l'Exposition de 1900 et quittera Paris le 21 avril, pour se rendre en Angleterre.

LA SOIF

DU CHRIST.

Lorsque le Christ sur la croix ouvrit ses lèvres desséchées et laissa tomber la plus angossée des sept paroles, Marie-Magdeleine, anéantie par la douleur, étreinte, tremblante, le boisa sacré. Puis, le désir de soulager la souffrance de son Maître lui rendit ses forces, et elle partit en hâte, chercher de l'eau pour apaiser la soif du Sauveur expirant.

Magdeleine, non loin du Golgotha, savait une source pure, limpide comme le cristal. Elle implora un des Juifs qui entouraient la croix de lui prêter sa cruche, et se dirigea vers le flot caché, déjà joyeuse à la pensée que cette onde fraîche calmerait un moment l'agonie du supplicié. L'eau écumaît, étincelante comme de l'argent, dans un creux de roc tapissé de mousse et d'herbes légères; son murmure était doux à l'oreille et au cœur. En la recevant dans le vase de terre, Magdeleine la trouva presque glacée, et de nouveau elle se réjouit de pouvoir en désaltérer Jésus. Elle couvrit la cruche de son manteau, regagna en courant le Calvaire, et obtint des bourreaux, à force de supplications, de la laisser monter sur une pierre pour élever la cruche jusqu'aux lèvres décolorées de Jésus.

«Mais le Christ détourna la tête et, dans un soufre, répondit: «J'ai soif.»

Magdeleine comprit que les lèvres divines réclamaient un autre breuvage. Résolue à se le procurer à tout prix, elle se souvint que le chambellan d'Hérode lui avait servi un vieux Falerne, brillant comme le feu, doux comme le miel d'Hybla, et dont une seule goutte pouvait faire revivre un corps déjà glacé. La pécheresse repentante courut chez son ancien adorateur et le pria si fort qu'il consentit à son désir. Rayonnante, elle regagna le Golgotha, et sans être vue par les gardes, approcha de la bouche de Jésus l'amphore précieuse. Un violent mouvement de répulsion et, dans un faible râle, le déchirant: «J'ai soif!» prouvèrent à Magdeleine que, cette fois encore, elle n'avait pas trouvé le remède aux souffrances de la Sainte Victime.

Dans son agitation, son angoisse, les souvenirs de sa vie de désordre l'assaillaient en foule. Elle pensait à un patricien romain, un épicurien admirateur d'Horace, lui-même poète à ses heures, et qui avait fait pour elle mille folies. Que de fois il avait chanté devant elle les festes des dieux, et ce nectar inaccessibles aux mortels, qui donne la joie sans fin et l'éternelle jeunesse. Et comme si une secrète puissance, celle de Satan, peut-être, jusqu'à la dernière heure, entourait le Christ de tentations pour éprouver sa mission divine - prêtait son aide à ce projet insensé, elle se sentit transportée avec une vitesse incroyable à travers les airs, au sommet d'une montagne couverte de lauriers et d'orangeaux en fleurs. Un beau jeune homme aux boucles noires, aux grands yeux étincelants, debout sur les marches d'un temple de marbre, lui tendit en souriant une étrange fiole d'or artistement ciselée, qui contenait une liqueur étincelante et rouge comme un rubis, dont le parfum violent troublait les sens. Magdeleine serra le don sur sa poitrine, avec la seule pensée de retourner vers la croix, car le breuvage magique que Gaunymède verse aux

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé. L'ÉVIDENCE sonme se prouve clairement: le Vin Mariani se trouve dans tout usage du Vin Mariani le déclarer: absolument digne de confiance et sans égal. Il sent être pris en toute abondance, quand un tonique fortifiant est nécessaire. Chez tous les pharmaciens. Refusez les substitutions.

dieux païens devait, croyait-elle, rendre la vie au martyr. Devant ses pas, la nature semblait devenir plus belle, l'air plus léger, le soleil plus brillant... Ouelle illusion! A peine la fiole ent-elle touché les lèvres du Christ, que tout son corps se contracta dans un spasme d'horreur. Echantant à Magdeleine, le nectar des dieux tomba et se répandit sur le sol.

Alors Magdeleine sentit que l'amertume et la haine, comme un goût demeuré dans la bouche, renaissaient en elle, aussi fortes qu'en ses années coupables, car les péchés laissent au fond de l'âme une boue qui remonte à la surface, quand les passions la remuent.

Quoique l'enseignement de Jésus eût saisi ce cœur de femme, il lui manquait encore les lumières de la parfaite conversion. Trompée par ses propres sentiments, elle s'imagina que le vin de la vengeance et de la colère plaisait à l'agneau divin. Peut-être les souffrances de Jésus s'apaiseraient-elles, s'il se désaltérait du sang des ennemis qui l'avaient attaché à cette croix honteuse? Elle s'approcha du bourreau, qui, au-dessus de la tête de Jésus, avait fixé l'inscription ironique; l'entraînant à sa suite à quelque distance du Golgotha, elle lui transperça le cou de sa propre épée, et trempa une éponge dans son sang brûlant! Elle s'imaginait que le Christ allait boire ce sang! Mais cette fois, son corps contracté se dressa douloureusement sur ses pieds cloués! Et d'une voix très haute, il clama: «J'ai soif!»

Plaine de honte, de désespoir, Marie-Magdeleine se traîna au pied de la croix, se tordant les mains, ses blonds cheveux éparés sur ses épaules. Ecrasée sous son impuissance, la honte de ses péchés lui montait au visage, et dans son cœur grandissait le repentir. Que de nuits, autrefois, avec ses compagnons de fêtes, parmi les tapis syriens et les coussins de Perse, elle avait laissé les pauvres, en foule, attendre à sa porte comme des chiens, les miettes de ses festins, tandis que les femmes honnêtes, se voilant chatement, pressaient le pas, afin de ne pas entendre les rires insolents et les chansons de la courtisane. C'était pour cela sûrement qu'elle se trouvait indigne aujourd'hui d'entamer la soif du Christ. Et le cœur de la pécheresse se fondait de repentir, ses yeux se remplissaient de larmes d'humilité, qui coulaient, coulaient incessamment, sans adoucir sa peine, trempant ses vêtements et ses beaux cheveux.

Soudain elle releva son regard et lut sur les traits du Christ une expression de demande si miséricordieuse que, instinctivement, rapprochant ses mains, elle y recueillit ses larmes, puis, se dressant, apporta ce breuvage à la bouche du Crucifié. Jésus ne dit plus: «J'ai soif!» il ouvrit les lèvres et but, son visage douloureux éclairé d'une lumière divine.

La légende que j'ai racontée ne prétend pas s'opposer à la tradition de l'Eglise. C'est une poésie, une parabole trouvée dans les parchemins d'un vieux rabbin, qui avait embrassé le christianisme.

EMILIO PARDO BELZAN. Traduit par A. CHEVALIER.

AMUSEMENTS

THEATRE TULANE

Très jolie chambre, hier, au Tulane. Le public y était attiré, comme il l'est depuis dimanche, par le drame si émouvant intitulé «Children of the Ghetto», interprété par une compagnie d'élite. Il en sera de même jusqu'à la fin de la semaine.

GRAND OPERA HOUSE

M. Farnum et Miss Lyon se font toujours bruyamment applaudir dans Monte Cristo. Cela, en attendant la production d'une pièce de premier ordre, «Quo Vadis», qui nous jette en pleine Rome, à l'époque de la persécution contre les Chrétiens.

CRESCENT THEATRE

Les Troubadours attirent toujours la foule au Crescent. C'est une troupe de couleur qui compte plusieurs artistes de rare valeur, à la tête desquels brille naturellement la Black Patti.

L'ESPRIT DES AUTRES

Entre vieux bohèmes.

— Dire qu'une somnambule m'avait jadis prédit que je ferais un riche mariage!... Croyez donc encore aux diseuses de bonne fortune! — C'est la faillite de la... prescience!

M. de Calinaux, en villégiature, rencontre le facteur rural, déjà fatigué par une longue marche, et pendant obligé de faire encore une huitaine de kilomètres pour porter à l'extrémité de la commune un simple journal. — A votre place, dit-il au brave homme, je ne me fatiguerais pas pour si peu. Envoyez le donc par la poste!

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Prochain Départ

DE LA

COMMISSION DES PHILIPPINES.

San Francisco, 12 avril.— Tous les membres de la Commission des Philippines sont ici, à l'exception de Henry Cide, du Vermont, que l'on attend aujourd'hui.

Le Prof. Bernard Moses, membre de cette Commission pour la Californie, donne une fête à ses collègues, au Club de l'Université; après quoi, il y aura une réunion officielle pour le choix d'un secrétaire.

Les commissaires comptent partir pour Manille, sur le transport Hancock, le 16 courant. Ils sont accompagnés de leurs familles. Le personnel attaché à la commission se compose d'un secrétaire, d'un sous-secrétaire, d'un secrétaire espagnol, d'un traducteur, d'un secrétaire particulier pour chaque membre — en tout, 43 personnes formant la commission, Les dames et les enfants restent à Yokohama pendant un mois, jusqu'à ce que les commissaires aient pu se procurer des maisons convenables et confortables.

Une ville cernée par l'inondation.

Dallas, Texas, 12 avril.— Le maire de Columbus, Texas, M. Williams, envoie le bulletin suivant à midi:

Le pont de la ligne de chemin de fer du Southern Pacific sur la rivière Colorado, à Columbus, qui avait été endommagé hier après-midi par l'inondation, a été emporté totalement à dix heures du soir. La perte dépassera \$100,000.

Tous les ponts pour véhicules sont démolis. La ville n'a d'autre issue que le chemin de fer, à l'ouest, et elle est entièrement cernée par les eaux. En outre, la moitié de la ville est sous l'eau. Il n'y a pas eu d'accident de personne, mais toutes les récoltes sont perdues et toutes les terres cultivables sont submergées.

La rivière a baissé de dix-huit pouces, mais la baisse est très lente; elle n'a été que de onze pouces depuis six heures du soir. L'eau a encore une profondeur de trente-deux pieds.

Le mérite du succès.

Aucune drogue probablement n'a été plus injustement difflamée que le Coca, et pourtant il n'en est aucune qui ait rendu de plus réels services à la thérapeutique. Du temps des Incas, au douzième siècle, 400 ans avant la découverte du Pérou par Pizarro, ce peuple faisait un grand usage du Coca qui lui était d'un immense secours, car il conservait les forces physiques, les augmentait, ce qui rendait moins susceptible de fatigue, et rétablissait la santé.

Les vertus particulières reconnues au Coca à cette époque sont demeurées les mêmes dans les temps modernes, mais en raison de sa nature volatile et de son extrême délicatesse, le Coca ne pouvait pas devenir un remède absolument digne de confiance avant que l'on eût trouvé le moyen de conserver ses propriétés fugitives.

Ce moyen fut trouvé par M. Mariani, de Paris, France, au cours des recherches qu'il fit, y a près d'un demi siècle, lesquelles le conduisirent à combiner très heureusement par l'infusion de certaines feuilles de choix, dans un vin salubre, le remède qu'il introduisit dans la profession médicale sous le nom de Vin Mariani; ce vin fut promptement accueilli par les médecins et ils le recommandèrent pour ses qualités particulières qui restaurent mieux et plus vite qu'un grand nombre de toniques incertains.

Les fausses accusations dirigées contre le Coca ont généralement jailli sur celui à qui cette préparation est due, et cependant elles furent supportées sans que l'on cherchât à les réfuter, car il était certain que les composés falsifiés trouveraient leur niveau, ainsi que l'indiquait déjà l'abandon qu'ils subissaient, tandis que l'intérêt constant et sans cesse grandissant que l'on accordait aux produits des laboratoires de M. Mariani, de Paris, attestait véritablement que «la survie serait au plus méritant.»

Les médecins recommandent sans hésitation le Vin Mariani comme un remède sûr, utile et digne de confiance, quand un tonique ou un léger et puissant est nécessaire, avec l'assurance qu'on obtiendra un plus grand bienfait de lui que de tout autre remède. Mariani & Co., 52 Oueit Quatrième rue, New York, publient un beau livre avec des signatures d'Empereurs, Impératrices, Princes, Cardinaux, Archevêques et autres personnes distinguées. Il sera envoyé gratuitement et franc de port à tous ceux qui écriront pour le demandeur.

Après des lits, placés à droite et en face de celui d'Alfred Jollivet, des visiteurs également. On causait, sans s'occuper un plus du voisinage.

Dans le premier lit de gauche, le malade, immobile, paraissait inerte ou endormi.

Celui-là n'avait personne qui vint s'informer, lui tenir une heure compagnie, sans famille sans doute.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, atteint d'un mal incurable.

Il mettait à mourir plus de temps qu'on eût cru, prenant la place qu'un autre occuperait, dès que les garçons auraient porté son corps à l'ambulance.

Quelques jours après l'arrivée du fort de la Halle, alors que celui-ci semblait devoir se tirer d'une situation plus que critique, on échangeait quelques paroles.

«Le 39» avait à quoi s'en tenir sur les sentiments du «37».

Sa femme le frappait à tort, sans l'ombre d'un motif.

«Si le mari courtoisait quelqu'un, ce n'était point la belle blonde de l'allée des fleurs.

Jollivet affirmait, du reste, qu'il ne courtoisait personne.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

35 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldaque.

DEUXIEME PARTIE.

VIII

(Suite.)

— Non, Jollivet, non, ne faites pas ça... Ça n'est pas à faire! Le fort est un mouvement de tête, puis retombant en arrière:

— Je n'y peux pas, ce serait honteux!

Albert se leva.

— Il a raison, dit-il à sa sœur, laissez-moi le tranquille.

— Et embrassant son père:

— Fais comme tu l'entends, réfléchis... Céclie te l'a dit, nous sommes bien malheureux; quand nous te voyons là, nous la haissons... quand nous pensons à elle, nous la plaignons... et... peut être nous l'aimons encore... une mère... c'est une mère.

— Oui... toujours... ne l'oubliez pas, mes pauvres enfants. Cette fois, sentant ses pleurs couler. Le jeune homme s'écarta.

— Céclie, je m'en vais, mon patron ne m'a donné que jusqu'à trois heures.

— Oui, va t'en!

La jeune fille, après un silence de quelques secondes, dit amèrement:

— Je croyais que vous étiez une amie pour elle, madame Harpin!

— Sûrement, j'étais une amie... Je ne le suis plus... après une pareille boucherie! Elle n'avait qu'à m'écouter, je lui en ai donné assez, de bons conseils... Et ce qu'on va larder un homme, comme elle l'a lardé celui-là... qu'il n'en fera rien... il aurait été frapper à la porte de la voisine! On n'est pas une mère, si on a six enfants, et qu'on fait des choses pareilles!

— Elle était folle... que voulez-vous!

— Et enfin, à présent, qu'est-ce qu'elle dit!

— Elle pleure, elle gémit jour et nuit... Elle demande comment va papa... Si on lui répond qu'il va mieux, elle crie: Qu'on le sauve et qu'on me tue, moi, je l'ai mérité!

— Il est bien temps, fit la marchande de poissons, pourtant émue.

— Je mourrai et on ne la tuera pas, murmura Jollivet.

— Tu ne mourras pas, nous ne voulons pas que tu meures. Nous voulons que tu reviennes près de nous... Comme nous te soignons! Létal marche, tu n'auras pas à t'inquiéter, jusqu'à ce que tu sois bien remis... Tu es très faible, mais ce n'est rien la faiblesse... Oh! papa... nous t'aimons, tu sais!

— Oui, ma petite fille... vois-tu, quand je pense que c'est elle qui m'a mis là, qui m'a réduit à ce que je suis, j'ai une haine!... Il est impossible que tu te l'imagines... Plus souvent je sens de la pitié, et je cherche comment on la tirerait du pétrin... Mais ça... affirmer une canalisation pareille... je ne m'en irais pas tranquille... Et je croisais à l'enfer, moi qui ne sais pas... si je crois à quelque chose.

— Il n'y a donc pas un autre moyen? interrogea la grosse femme.

— Non... Ma Varnagiez ne nous a donné que celui-là.

— C'est comme s'il n'en don-

naît pas.

— Et si elle, Mme Bossier, consentait à...

— A ce qu'on la fasse passer pour un rien du tout? Tu n'iras pas le lui demander, bien sûr!

— J'irais bien... On prétend à l'allée des fleurs, qu'elle est si bonne personne.

— Je ne crois pas que sa bonté monte jusqu'à ce degré-là.

— Devant notre désespoir...

— Essaye, ma petite!

— Madame Harpin!...

— Quoi?

— Vous avez bien dire, vous prenez plus en pitié ma mère que si vous n'aviez pas été liée d'amitié... Comme de juste, j'ai par-ci par-là un rendez-vous... Plus âgée qu'elle, je lui donnais des conseils... qu'elle n'a pas suivis.

L'émotion se peignait davantage sur la brave figure de la marchande.

— Et vous en avez bien encore un peu pour nous, de l'amitié? — Plus qu'avant... Non d'un nom de situation!... C'est pour ça que c'est une malheureuse... elle aurait dû penser aux siens!

— Eh bien! pour nous, Mme Harpin... si vous parliez à...

— A Jeanne Bossier?

— Oui.

— De ça?

— Oui.

La poissonnière, les yeux ar-

rondis, la bouche ouverte, les mains étalées sur son ventre, de-

meura une minute sans voix.

Puis elle articula:

— Moi lui dire une horreur pareille... — Vous verrez ce qu'elle répondra... Je le sais d'avance, ce qu'elle répondra... Ce n'est pas la peine.

— Alors... alors... puisque tout le monde se détourne de nous... nous n'avons qu'à acheter un boisseau de charbon... On en aura bientôt fini... les petits ne se doutent de rien, nous serons tous débarrassés!

La jeune fille se leva, très blanche et très calme.

Tandis que Jollivet, en un effort plus grand que tout à l'heure, se soulevait, une détresse dans ses yeux, qui s'embrumèrent encore, Mme Harpin considérait Céclie.

Très belle fille, grande sans avoir la robustesse massive du père, ses traits à lui, affinis, la chevelure sombre de la mère, elle lui sembla soudain, elle, fraîche et gracieuse, avec une bouche qui souriait toujours, des prunelles pétillantes, à la fois malicieuses et innocentes, extraordinairement changées.

Si elle allait mettre, mon Dieu! cette menace à exécution. Ah! elle n'aurait pas une affaire pareille sur la conscience.

— Ma petite, fit-elle, ce que tu dis là est une bêtise. Quand on a charge d'âmes, un entourage

qui ne demande qu'à bien boire, à bien manger, à vivre, on ne pense pas à le détruire... On pense courageusement à sa place, pour les innocents qui ne comprennent point toutes ces histoires... Maintenant, écoute, ça me répugne, mais il ne sera pas dit que je n'aurai pas fait pour arranger les choses tout ce que j'aurai pu faire... J'en parlerai à Mme Bossier.

— Quand? — Tout de suite... — Oh! dépêchez-vous, je vous en prie, dépêchez-vous, nous n'avons plus qu'un quart d'heure.

— Si elle voulait bien, Jollivet, qu'est-ce que vous feriez?

— Je... je la laisserais dire.

— Vite! répéta Céclie; je vous attends ici... Nous lui seront reconnaissants... reconnaissons jusqu'à la mort!

Alerte, malgré sa corpulence, la bonne Mme Harpin, marchant à travers les rangées de lit, gagna la sortie de la salle.

Le fort retomba pour la seconde fois sur son oreiller; sa fille se rassit à sa place.

Pendant qu'il fermait les paupières, elle appuya le coude sur le pied du lit et resta le front dans la main, févreuse, inquiète, les veines battant aux tempes, le fin réseau qui courait sous sa peau fine tout gonflé.

La salle était pleine, moins encombrée pourtant que celle des femmes vers laquelle se dirigeait la messagère.